

L'approche cognitive de la catégorisation par métaphore : illustration et critique à partir d'un exemple d'E. Zola

Metaphors we categorize by: the example of "ferment" in Zola's novels

Dominique Legallois

Université de Caen, Crisco  
[dominique.legallois@unicaen.fr](mailto:dominique.legallois@unicaen.fr)

Ce travail est une présentation de la théorie duelle de la métaphore, et applique cette conception à la description d'une métaphore « littéraire » chez Zola. Fondée sur les processus de catégorisation ad hoc, fortement sensibles au contexte, et de dénomination de catégories anonymes, la métaphore catégorisante ne peut être comprise sans que ne soit pris en compte dans son analyse, les phénomènes de réseaux de co-occurrences lexicales qui assurent la circularité des significations sans lesquelles il n'y a pas de catégorisation possible.

The aim of this paper is to present the dual-reference theory of metaphor and to apply it to a metaphorical sentence in *L'Argent* by Zola. The theory's central tenet is that metaphors create new concepts and categories; these categories then get their names from their best exemplars. We hypothesize that the theory must be complemented by paying special attention to the role of the frequency in discourse of certain lexical co-occurrences of the metaphorical term: these co-occurrences show strong participation in the process of categorization.

## Introduction

Ce travail est un voyage qui n'est pas sans péril : il vise à interpréter l'emploi d'une métaphore littéraire par les outils qu'offre la psychologie cognitive. Il vise également à évaluer les propositions issues de la psychologie en contexte littéraire. Il va sans dire que les deux domaines de recherche – analyse littéraire et sciences cognitives – sont épistémologiquement éloignés, que les méthodes déployées sont fort dissemblables et que les objectifs n'ont strictement aucun rapport entre eux. Du reste, il existe peu d'exemples d'analyses littéraires qui s'appuient sur les apports déterminés par les sciences cognitives : les études de (ou autour de) M. Domincy qui analysent l'évocation dans les discours poétiques grâce à des concepts issus des travaux sur la cognition, font en cela exception.

Cependant, on concevra sans difficulté que l'analyse littéraire et les sciences cognitives (pour employer un terme général) ont en commun la préoccupation du langage figuré : parce qu'il n'y a pas de littérarité sans figure ; parce que notre expérience du monde est, pour certaines approches cognitives, essentiellement métaphorique.

Ce travail est organisé en quatre sections ; dans la première, nous présentons la théorie développée en psychologie cognitive par S. Glucksberg : le processus métaphorique comme mode de catégorisation. Si les rapports entre métaphore et catégorisation sont fréquemment évoqués, il nous semble cependant que l'approche de Glucksberg se démarque de beaucoup d'analyses dans la mesure où sa conception se fonde sur des nécessités cognitives largement reconnues dans le domaine de la psychologie. Afin de mieux mettre en valeur cette approche, nous présentons dans la deuxième section, les traits distinctifs qui la différencient de la théorie de la métaphore conceptuelle de Lakoff et Johnson – cette dernière étant bien plus connue et diffusée, bien que produite dans le même paradigme cognitif.

La troisième section met en rapport la théorie de la catégorisation par métaphore avec la thèse de K. Konrad, soutenue à la fin des années 30 : outre le processus de catégorisation lui-même, les deux

approches partagent une conception foncièrement « catachrésique » de la métaphore. La métaphore est motivée par le besoin de dénomination d'une catégorie anonyme.

La quatrième partie analyse une métaphore particulière chez E. Zola : celle du *ferment* dans le roman des Rougon-Macquart, *L'Argent*. La métaphore y est actualisée dans un dispositif particulier : la répétition à l'identique d'une même formule. L'idée, qui est centrale à ce travail, est de montrer que les motivations cognitives de la métaphore ne peuvent réellement être comprises si ne sont pas pris en compte les différents contextes et cotextes antérieurs, dans lesquels l'expression métaphorique a été employée. Autrement dit, une analyse de la métaphore doit s'appuyer sur une analyse de la co-occurrence lexicale, et de la répétition de cette co-occurrence, afin de comprendre la motivation discursive de la figure. La métaphore étudiée ici n'est pas contextuelle dans la mesure où elle serait actualisée à un moment particulier du texte ; elle est contextuelle parce qu'elle est motivée,

d'une part :  
- par les différents contextes dans laquelle elle est apparue dans les discours antérieurs ;  
- par le réseau de significations (la co-occurrence lexicale) en résonance avec cette métaphore.

## 1. L'approche de la métaphore comme processus de catégorisation : la théorie de la référence duelle

L'intérêt des sciences cognitives pour la métaphore est manifeste, particulièrement, évidemment, dans le champ de la linguistique. Ainsi, la théorie de la métaphore conceptuelle<sup>1</sup> de G. Lakoff et M. Johnson (1980/1985) a-t-elle connu un succès phénoménal, dont les derniers développements visent à construire une véritable naturalisation du processus métaphorique. La théorie du *conceptual blending* (intégration conceptuelle) de M. Turner et G. Fauconnier (2002) est venu rapidement complexifier les premiers travaux sur la métaphore conceptuelle, en tirant parti de la flexibilité du phénomène d'espace mental : la métaphore est devenue alors un cas sémiotique (presque) comme les autres, construit sur un principe d'analogie et de fusion généralisée de plusieurs espaces de représentation.

Beaucoup moins connu des linguistes, est cet autre modèle de la métaphore élaboré dans un cadre psychologique : la théorie dite de la référence duelle<sup>2</sup> (dual-reference theory), proposée par S. Glucksberg dans les années 90 (S. Glucksberg et B. Keysar 1993, S. Glucksberg, 2001). Cette théorie articule métaphore et catégorisation des objets ou des expériences : la métaphore serait un « outil » capable de créer les nouvelles catégories dont nous avons besoin, d'un point de vue aussi bien cognitif que pratique. C'est ce modèle, qui nous semble psychologiquement plausible, que nous voudrions à la fois illustrer et évaluer à partir d'une occurrence métaphorique chez Zola. Afin de présenter ce modèle, nous allons le confronter à la TMC de Lakoff et Johnson.

### 1.1. La TMC – rappel

Il est légitime de comparer TMC et TRD puisque les deux modèles s'inscrivent dans une perspective cognitive qui considère la métaphore comme un phénomène de nature non pas essentiellement linguistique, mais avant tout conceptuel. Nous rappelons ici quelques traits de la TMC.

L'idée fondamentale développée dans *Metaphor we live by* par Lakoff et Johnson est que la métaphore est un mécanisme qui consiste en une projection de la structure d'un domaine d'expérience particulier sur un autre domaine. Les exemples sont multiples et encore une fois connus ; DÉBATTRE, C'EST COMBATTRE ; LES THÉORIES SONT DES BÂTIMENTS ; etc.

C'est en puisant dans des expressions dont la métaphoricité est a priori peu spectaculaire, que l'on peut le mieux illustrer la puissance et l'originalité de l'apport ; par exemple pour :

---

<sup>1</sup>Désormais TMC.

<sup>2</sup>Désormais TRD.

- (1) Il est arrivé à la fin de sa vie  
 (2) Il a pris un nouveau départ dans sa vie  
 (3) Depuis qu'il connaît Marie, sa vie est une impasse  
 (4) Vivre comme cela, ça ne mène nulle part.

Ces énoncés ne sont pas tous ressentis comme figurés, mais ils sont tous fondés sur la métaphore conceptuelle LA VIE EST UN VOYAGE. C'est parce que le voyage constitue un domaine d'expérience cognitivement saillant, facilement mobilisable, et qu'il est structuré de façon cohérente, qu'il permet de saisir un autre domaine d'expérience plus abstrait. Cette structuration cohérente du VOYAGE est une Gestalt (ou schéma-image) projetée sur le domaine cible ; cette projection rend perceptibles et intelligibles des propriétés de ce domaine cible. Nous pouvons ainsi établir un rapport entre, par exemple :

a- Un voyageur et une personne qui vit sa vie  
 b- Un itinéraire (début-fin) et la direction d'une vie (naissance-mort)  
 c- Les lieux visités et les étapes d'une vie.

Cette métaphore conceptuelle est elle-même structurée par une métaphore plus fondamentale : LE TEMPS EST ESPACE ; la vie, qui possède intrinsèquement une temporalité est appréhendée à travers l'expérience de l'espace : orientation, lieux déterminés, etc. Les éléments présentés ici ne sont que partiels, mais suffisants pour pouvoir comparer TMC et TRD.

## 1.2. La Théorie de la Référence Duelle

Le phénomène de catégorisation ne se limite pas à classer des objets et des expériences dans des catégories pré-établies et non ambiguës. Au contraire, chaque minute de notre vie, nous effectuons des catégorisations spontanées, nous créons des concepts dans le feu de l'action : ces catégories et concepts sont qualifiés de *ad hoc* par le psychologue L. Barsalou (1983) ; par exemple : les affaires à emporter en camping ; les personnes à qui demander conseil pour trouver un bon kiné ; les blagues à ne pas dire devant sa belle-mère ; les cadeaux de Noël potentiels pour son enfant de 12 ans ; les livres dont on se dit qu'on ne les lira jamais, mais qu'il faudrait pourtant les lire, etc<sup>3</sup>. Ces catégorisations à la volée font donc partie de notre quotidien. Elles peuvent ne pas être verbalisées (c'est généralement le cas) ; c'est ce que nous nommerons des catégorisations latentes lorsque nous aborderons le corpus zolien.

C'est sur cette réalité des catégories *ad hoc* que S. Glucksberg formule son explication de la métaphore. La métaphore, bien avant ses fonctions rhétoriques, argumentatives, esthétiques, a pour rôle de catégoriser des objets momentanément, en les incluant dans des classes non pré-établies, elles-mêmes momentanées : la catégorisation est *ad hoc* dans la mesure où elle convient à une situation ou à un contexte particulier. Nous sommes loin des approches traditionnelles de la métaphore qui évoquent des changements sémiques, des incompatibilités conceptuelles (M. Prandi 1992) et même des catégorisations indues (G. Kleiber 1999). Pour la TRD au contraire, il s'agit bien de créer une compatibilité conceptuelle entre un objet et la classe, de promouvoir un mode de catégorisation efficace, cognitivement « rentable » et pertinent (donc, nullement indu). Les travaux de S. Glucksberg se fondent sur des expérimentations qui mettent en évidence des temps de traitement identiques chez les sujets des énoncés littéraux et métaphoriques : le métaphorique ne serait donc pas une dérivation d'un sens littéral qu'il faudrait d'abord identifier. Par ailleurs, et c'est sans doute là un principe que l'analyse littéraire pourrait éprouver sur ses corpus, plus l'énoncé sera jugé créatif, plus il aura tendance à prendre la forme d'une métaphore prioritairement à une forme de comparaison figurée :

(5) La science est un glacier  
 sera généralement préféré à

<sup>3</sup>Cf. D. Hofstadter et E. Sander, 2013. À noter que certaines langues peuvent lexicaliser des concepts complexes. Ainsi, le mot mundari (Inde) *rawadawa* exprime « la sensation qui s'empare de vous quand vous réalisez que vous pouvez commettre une mauvaise action sans crainte de sanction en raison de l'absence de témoin » (N. Evans, 2010 : 96).

(6) La science est comme un glacier

De l'autre côté du spectre, lorsqu'est en jeu une conceptualisation conventionnelle, la métaphore (7) est également préférée à la comparaison (8) :

(7) Sam est un cochon

(8) Sam est comme un cochon

Ce phénomène s'explique par le fait que (8) n'est pas une catégorisation, et qu'il garde un sens littéral : *cochon* renvoie à l'animal, contrairement à *cochon* dans 7, qui renvoie à une catégorie plus abstraite. (8) se présente donc comme cognitivement coûteux à interpréter. La notion de référence duelle s'explique d'ailleurs par ce fait : un même terme renvoie à deux classes différentes, l'une étant cependant subordonnée à l'autre. Ainsi, *cochon*<sub>1</sub> dans 8 renvoie à la catégorie animale, *cochon*<sub>2</sub> dans 7, à la catégorie superordonnée des êtres sales.

Glucksberg explique la "nécessité métaphorique" par le fait que la métaphore vient pallier l'absence d'une classe conceptuelle susceptible de catégoriser leur expérience. Ce principe peut également s'appliquer aux métaphores verbales ; dans

(9) She hopped on her bike and flew home<sup>4</sup>

Le verbe *flew* sert d'étiquette (*label catégories*) à la classe anonyme des actions rapides et directes (*swift and direct*) puisque le fait de voler est considéré comme une action rapide prototypique.

Dans ce passage de R. Guérin :

(10) Et il y en avait qui cherchaient à se définir, à s'analyser ? à quoi ça les avançait ?

La vie était ce qu'elle était. Tout le reste ? Des slogans ! La vie, affirmait Buddy, c'est une mascarade. Oui, si l'on veut. Et c'était aussi tout un tas d'autres choses. Il y avait ceux qui voulaient vous persuader qu'elle était une monstruosité et ceux qui étaient sûrs qu'elle était une illusion.

Chacun avait son point de vue et s'y cramponnait. La vie est un choix. La vie est un songe. La vie est un non-sens. La vie est un pari. La vie est un kaléidoscope. La vie est une gageure. La vie est une évidence. La vie est un voyage. La vie est une salle d'attente. La vie est une défécation. La vie est une eau qui s'écoule. La vie est un jeu. La vie est une habitude. La vie est une vallée de larmes. La vie est une longue suite de délices. La vie est un tire-bouchon, une bobine, un calendrier, une route, une marée, un sablier... On n'en sortait pas. La vie, la vie, la vie... (R. Guérin, *L'Apprenti*, 1946, p. 385).

La métaphore *la vie est un voyage* s'expliquerait, dans le cadre de la TRD, par le besoin de catégoriser l'expérience de la vie dans une classe particulière : par exemple, la classe « des expériences menant à de nouvelles découvertes ». Cette classe ne possède pas, en français, de dénomination. La classe est elle-même non fixée, flottante, autrement dit ad hoc à un contexte d'énonciation. Elle prend le nom de la catégorie de référence qui représente le mieux (celle qui est la plus typique) pour le locuteur, la classe abstraite « des expériences menant à des nouvelles découvertes » : à savoir, la classe du voyage entendue comme (par exemple) un « long périple effectué par les voyageurs qui se déplacent par terre ou par mer pour aller à la découverte et à la conquête de contrées nouvelles » (TLFI). Il s'agit là d'une explication possible - ou d'une catégorisation possible : la catégorisation ad hoc, par définition, est un processus *contextuel*, qui peut donc être motivé diversement selon les situations. *Le voyage* pourrait tout aussi bien renvoyer aux expériences fatigantes, ennuyeuses, etc.

La vie est une salle d'attente constitue indiscutablement une métaphore vive. Dans le cadre de la TRD, elle s'expliquerait par le fait que salle d'attente est une dénomination créée ad hoc, non sans inventivité, pour désigner la classe générale des expériences de l'attente, dont la salle d'attente (celle du médecin, par exemple) est la plus typique (elle prête alors son nom).

Le schéma suivant donne une représentation du processus global : la catégorie VOYAGE<sub>1</sub> jugée typique d'une caractéristique, donne son nom à une catégorie superordonnée VOYAGE<sub>2</sub> ; cette catégorie permet de classer de façon ad hoc l'expérience de la vie et aussi, parce qu'elle est ouverte, d'autres expériences (par exemple, la lecture, dont la pratique permet de faire des découvertes).

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 423.

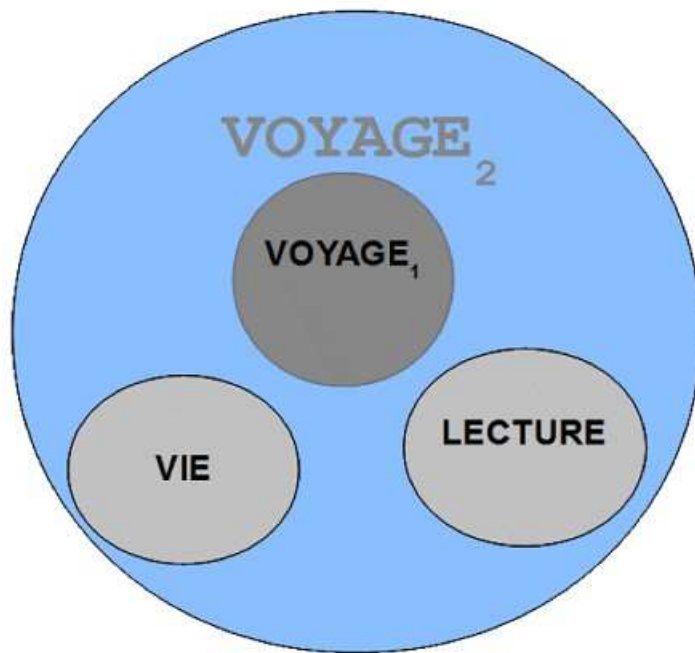


Figure 1 : le processus de catégorisation par métaphore

## 2. Comparaison entre TMC et TRD

Bien qu'étant développées dans un cadre cognitif, TMC et TRD présentent de nombreuses différences dont nous voudrions rendre compte de façon synthétique.

METAPHORE CONCEPTUELLE	METAPHORE CATEGORISANTE
Concrétisation	Abstraction
Figurativité	Schématicité
Projection	Hiérarchisation
Assimilation	Accommodation
Fonction cognitive	Fonction évaluative
A-contextuelle	Contextuelle
Discrète	Continue

Tableau 1 : différences entre TMC et TRD

La métaphore conceptuelle opère une concrétisation puisque l'on transfère un domaine concret sur un autre plus abstrait ; s'ensuit un procédé de figuration, dans le sens où la représentation devient plus imagée. Il s'agit là, même à un niveau conceptuel abstrait, d'une propriété conférée justement à cette figure. Dans le cadre de la TRD, il est intéressant de noter ce paradoxe : la métaphore a pour fonction, non pas de figurer, mais au contraire d'opérer une abstraction, puisqu'un objet (la vie) est catégorisé dans une catégorie superordonnée, donc abstraite (le voyage) ; s'ensuit un procédé de schématisation. Cela découle du fait que les deux conceptions considèrent deux « mouvements » différents : la métaphore conceptuelle procède par projection (*mapping*), puisqu'un domaine est projeté sur un autre pour lui prêter quelques-uns de ses aspects. La métaphore catégorisante procède par hiérarchisation/subordination et inclusion, puisqu'un objet est inclus dans une catégorie superordonnée à laquelle une catégorie subordonnée prête son nom.

En termes piagétiens d'*accommodation* et d'*assimilation* (assimilation : une expérience est comprise selon une connaissance – un schème – préalable. Accommodation : pour saisir une expérience, une nouvelle connaissance doit émerger), une différence est également perceptible. Dans le cadre de la métaphore conceptuelle, la vie est perçue par le biais d'un autre objet cognitivement établi : la vie est assimilée à un voyage, ou plus exactement pour comprendre ce qu'est la vie, il faut l'assimiler à une connaissance prédéterminée et plus complète (le voyage) ; dans le cadre de la métaphore catégorisante, le processus est tout autre : il s'agit de construire un nouveau schème (la catégorie abstraite *voyage*), qui n'est pas nécessairement prédéterminé pour

comprendre / saisir l'expérience de la vie. Dans le premier cas, l'expérience du non ou du mal connu s'élabore grâce à une catégorie cognitivement accessible et structurée ; dans le second, l'expérience du non ou mal connu est saisie par une catégorie que le sujet doit construire (sauf, bien sûr, pour les métaphores conventionnelles déjà disponibles).

Par ailleurs, la métaphore conceptuelle a une fonction cognitive ; il n'est pas insensé de parler d'analogie pour beaucoup des exemples traités par Lakoff et Johnson, ou encore de métaphore proportionnelle. En revanche – et ce point n'est pas abordé, à notre connaissance, par Glucksberg – les catégories ad hoc créées par métaphore sont évaluatives : elles constituent généralement des catégories d'expériences euphoriques ou dysphoriques, comme dans l'exemple du voyage. Un des indices de cette fonction évaluative est la compatibilité de la métaphore, dans sa forme attributive le N1 est un N2 avec un modalisateur tel que *vrai* (*la vie est un vrai voyage*). Un tel emploi est en congruence avec la proposition modale foncièrement évaluative *je trouve que* (cf. D. Legallois, 2002 pour une explication détaillée).

La métaphore conceptuelle est un processus général de la cognition et de la langue ; ce n'est pas le contexte qui la détermine. En ce sens, elle est maximaliste. La métaphore catégorisante, elle, est hautement sensible au contexte puisque, d'une part, la catégorisation se fait *on line*, et, que d'autre part, une même catégorie prototypique peut être à la source de différentes catégories superordonnées.

Dernier point : la métaphore conceptuelle ne supporte pas de degré ; soit il y a processus, soit la métaphore ne s'applique pas. La métaphore catégorisante fait partie d'un processus de catégorisation qui ne garantit en rien la dimension métaphorique ; parmi les prédications de 10, il y a des métaphores, mais il y a aussi des énoncés « littéraux » qui participent tout autant au mouvement de catégorisation : *la vie est un choix*, *la vie est une habitude*.

Toutes ces différences n'impliquent pas que les deux théories soient incompatibles ; la TMC considère que la métaphore conceptuelle structure la métaphore catégorisante. Étant de nature très abstraite, la métaphore conceptuelle (ou plus exactement, la métaphore ontologique) expliquerait le processus même de catégorisation : l'expérience physique du rapport contenant/contenu (comme mettre un objet dans une boîte) structure l'expérience psychologique d'inclusion d'un élément dans une classe.

### 3. La TRD, une théorie originale... pas si nouvelle

Même si elle ne se présente pas directement comme une approche linguistique, la TRD est, en plus d'être une théorie de la catégorisation, une théorie de la dénomination : par un processus autant catachrésique que métaphorique, une désignation en vient à s'appliquer à une catégorie « anonyme ». Cette conception avait déjà été entrevue, de l'aveu même de Glucksberg, par le psychologue R. Brown – considéré comme l'un des fondateurs de la psychologie cognitive<sup>5</sup> :

“Metaphor differs from other superordinate-subordinate relations in that the superordinate is not given a name of its own. Instead, the name of one subordinate (i.e., the metaphor vehicle) is extended to the other” (Brown, 1958, p. 140, cité par Glucksberg, 2008)

Mais un texte antérieur avait déjà bien établi ce rapport entre catégorisation et dénomination : la thèse que soutint H. Konrad en 1939 à Paris et qui fut publiée sous le titre *Étude sur la Métaphore*. Cet ouvrage, pourtant précurseur et novateur, est resté peu cité (à l'exception notoire de Le Guern (1973), Ricoeur (1975) et N. Charbonnel (1991)). L'auteur, dans un cadre à la fois d'analyse littéraire, linguistique et de philosophie du langage<sup>6</sup>, y aborde une conception de la métaphore qui anticipe indiscutablement les apports de S. Glucksberg : un objet ou une classe d'objets (espèce) constituant l'exemplaire typique d'une propriété, donne son nom à une catégorie abstraite (genre) :

---

<sup>5</sup>Il fut l'un des mentors d'E. Rosch.

<sup>6</sup>L'approche de Konrad n'est donc pas psychologique.

Le terme métaphorique est devenu le nom du porteur d'un attribut général et il peut ainsi s'appliquer à tous les objets possédant la qualité générale exprimée (H. Konrad, 1939/1958, 87-88).

De ce fait :

La métaphore peut être regardée comme phénomène de transition entre **l'extension et la restriction** de sens. Il y a extension, c'est-à-dire transformation de *l'espèce en genre*, puisque le terme métaphorique obtient (...) la valeur abstraite et générale d'un genre. Mais il y a également *restriction* puisque le sens du terme métaphorique ne garde pas sa valeur générale, mais se **concrétise** à nouveau (H. Konrad, 1939/1958, 111).

Le mouvement d'extension s'inscrit dans un contexte énonciatif particulier dans lequel est opérée une classification par métaphore ; le mouvement de restriction / concrétisation tend à « s'arracher » du contexte énonciatif, pour désigner l'éventuelle conventionnalisation non pas de la métaphore elle-même (comme par exemple dans l'expression figée *l'homme est un loup*), mais de la classe métaphorique rendue disponible pour appréhender des objets différents ; par exemple, les classes *loup*, *cochon*, *César*, etc. qui sont autant de catégories « catachrésiques ».

Le mot "César", symbole d'un être fort et supérieur, pourra aussi bien se rapporter à un homme nanti de la force dans sa plénitude, qu'à un arbre plus fort et plus grand que les autres arbres de la forêt, qu'à un lion réputé "le roi des animaux"(H. Konrad, 1939/1958, 87-88).

La notion de *symbole* ici constitue une première formulation de celle de *meilleur exemplaire* élaborée quelques décennies plus tard, puisque le symbole constitue l'élément de base présentant le maximum de traits distinctifs pertinents.

Le texte de Konrad, dont nous ne pouvons seulement donner cet aperçu en relation avec notre problématique, est sans aucun doute, pour la métaphorologie, à redécouvrir à la lumière des apports récents en psychologie de la catégorisation.

## 4. Une métaphore chez Zola

Le processus par catégorisation métaphorique répond à une nécessité cognitive (création d'une catégorie ad hoc) et linguistique (dénomination de cette catégorie). Nous voudrions appliquer cette lecture de la métaphore à un énoncé produit par Madame Caroline, personnage-témoin dans *L'Argent* de Zola. Il nous semble que le cas étudié, même s'il est littéraire et fictif, révèle des propriétés propres à enrichir la conception développée par la TRD.

A la dernière page du roman, on peut lire la métaphore :

(11) Il (Saccard) avait raison : l'argent, jusqu'à ce jour, était le fumier dans lequel poussait l'humanité de demain ; **l'argent**, empoisonneur et destructeur, **devenait le ferment** de toute végétation sociale, le terreau nécessaire aux grands travaux qui facilitaient l'existence (*L'Argent*, p. 844)<sup>7</sup>.

Cet énoncé est en fait la reprise d'un énoncé antérieur :

(12)...à Paris l'argent pleuvait, pourrissait tout, dans la rage du jeu. **L'argent**, empoisonneur et destructeur, **devenait le ferment** de toute végétation sociale, servait de terreau nécessaire aux grands travaux dont l'exécution rapprocherait les peuples et pacifierait la terre. Elle avait maudit l'argent, elle tombait maintenant devant lui dans une admiration effrayée (*L'Argent*, p. 469).

En (11), Caroline confirme son propre jugement émis en (12), en accord avec la conception d'A. Saccard. La répétition est assez spectaculaire – mais constitue, en fait, un procédé extrêmement courant chez Zola, bien qu'ayant été peu commenté<sup>8</sup>.

La métaphore du ferment s'interprète, selon la TRD, comme la catégorisation de l'argent – d'abord vu comme objet négatif (*empoisonneur et destructeur*), dans une classe positive : l'argent a des vertus qui permettent la réalisation de grands travaux nécessaires pour l'amélioration des conditions de vie. Le ferment<sub>2</sub> serait ainsi la classe des objets donnant naissance à de nouvelles réalités, classe superordonnée dont le ferment<sub>1</sub> micro-organisme, agent biologique, constitue la

---

<sup>7</sup>Édition numérique de la Bibliothèque Électronique du Québec (Bec).

<sup>8</sup>Cf. E. Delente et D. Legallois, en préparation.

catégorie de base la plus typique. Dans ce cadre, les traits de ferment<sub>2</sub> seraient antonymiques de pourrisseur et empoisonneur (par exemple, *travaux* implique *construction*) et la métaphore biologique développe une isotopie positive.

Cependant, les choses sont plus complexes, et une lecture précise du texte permet d'envisager que la catégorie *ferment* est "latente" et moins euphorique qu'il y paraît. Il existe un contexte – rappelé en 11 et 12 – dans lequel Caroline épouse la conception négative de Maxime, fils de Saccard :

(13) C'était bien ce que madame Caroline avait compris, et elle écoutait Maxime, *en approuvant* d'un hochement de tête. Ah ! **l'argent, cet argent pourrisseur, empoisonneur**, qui desséchait les âmes, en chassait la bonté, la tendresse, l'amour des autres ! Lui seul était le grand coupable, l'entremetteur de toutes les cruautés et de toutes les saletés humaines. À cette minute, elle le maudissait, l'exécrait, dans la révolte indignée de sa noblesse et de sa droiture de femme. (*L'Argent*, p. 457).

13 n'est pas seulement une qualification négative que viendront ensuite reconsidérer 11 et 12. 13 constitue *déjà* une catégorisation ad hoc de l'argent, mais une catégorisation latente – sans que soit exprimée verbalement ni l'acte prédicatif, ni la catégorie en jeu. La catégorie en jeu est, en 13, celle du ... ferment. Autrement dit, dans le contexte 1, il y a bien catégorisation de l'argent par la métaphore du ferment. Comment le montrer ? Et comment expliquer alors que si l'argent est un ferment en 13 – où l'argent est perçu négativement – il l'est encore en 11 et 12 où l'argent devient un agent positif ?

La réponse à la première question fait appel à la notion de co-occurrences lexicales. Il s'agit d'observer, par exemple avec l'aide d'un concordancier, les contextes d'emploi de *ferment* dans le roman, mais aussi dans d'autres romans de Zola.

Dans *L'Argent*, les deux autres emplois de *ferment* sont :

(14) Au nom de la baronne, Mme Caroline avait légèrement pâli, pendant que Jordan, qui ignorait la rivalité des deux femmes, complétait son récit. «Je ne sais pourquoi elle (la Baronne Sandorff) s'est donnée. Peut-être a-t-elle cru qu'il la renseignerait, grâce à ses relations d'agent de publicité. Peut-être n'a-t-elle roulé jusqu'à lui que par les lois mêmes de la chute, toujours de plus en plus bas. Il y a, dans la passion du jeu, **un ferment désorganisateur** que j'ai observé souvent, qui ronge et *pourrit* tout... (*L'Argent*, p. 739).

(15) Non pourtant ! elle ne s'en était pas allée sous l'impression consolante de tant de bonté humaine, au milieu de tant de douleur ; elle avait au contraire emporté la désespérance finale du petit monstre (Victor) échappé, galopant, semant par les routes le **ferment** de *pourriture* dont jamais la terre n'arriverait à se guérir. (*L'Argent*, p. 839).

En 14, Caroline écoute le récit de Jordan ; c'est le jeu, c'est-à-dire la spéculation, qui est catégorisée comme ferment. En 15, ce sont ses réflexions, quelques lignes seulement avant l'occurrence de 11. On constate que dans ces deux passages, *pourrir* et *pourriture* sont associés à *ferment*. Or en 13, *pourrisseur*, forme agentive, est également un co-occurent d'*argent*. On peut conclure que *pourrisseur* « appelle » *ferment*, ou que la catégorisation latente *argent*  $\in$  *ferment*, « appelle » *pourrisseur*. En 13, *argent* est également associé avec *empoisonneur* (association répétée en 11 et 12). Il s'avère que dans *Nana*, *ferment*, *pourriture*, et *empoisonneur* sont systématiquement en co-occurrences ; dans ces contextes, c'est *Nana*, ou plutôt ses traits héréditaires, qui sont catégorisés comme ferment destructeur du milieu bourgeois et aristocrate en 16-18, ou destructeur d'elle-même, en 19.

(16) Avec elle, la *pourriture* qu'on laissait fermenter dans le peuple remontait et *pourrissait* l'aristocratie. Elle devenait une force de la nature, **un ferment** de destruction, sans le vouloir elle-même, corrompant et *désorganisant* Paris entre ses cuisses de neige (*Nana*, p. 388)

(17) Tout allait *pourrir* en lui, à cette heure. Il eut un instant conscience des accidents du mal, il vit la *désorganisation* apportée par **ce ferment**, lui *empoisonné*, sa famille détruite, un coin de société qui craquait et s'effondrait (*Nana*, p. 391)



(18) Georges, veillé par Philippe, sorti la veille de prison. Son œuvre de ruine et de mort était faite, la mouche envolée de l'ordure des faubourgs, apportant **le ferment** des *pourritures* sociales, avait *empoisonné* ces hommes, rien qu'à se poser sur eux (*Nana*, p. 825).

(19) Vénus se décomposait. Il semblait que le virus pris par elle dans les ruisseaux, sur les charognes tolérées, **ce ferment** dont elle avait *empoisonné* un peuple, venait de lui remonter au visage et l'avait *pourri* (*Nana*, p. 858).

On relève dans *Le Docteur Pascal*, roman de la synthèse de la saga :

(20) ... la mouche d'or envolée des *pourritures* d'en bas, qu'on tolère et qu'on crache, emportant dans la vibration de ses ailes **le ferment** de destruction, remontant et *pourrissant* l'aristocratie, *empoisonnant* les hommes rien qu'à se poser sur eux, au fond des palais où elle entrait... (*Le Docteur Pascal*, p. 213).

*Désorganisateur* est également un co-occurent de *ferment* en 14 dans *L'Argent* et en 16 et 17 dans *Nana*.

Il existe donc un réseau de co-occurents associé, non pas directement à *argent*, mais à *ferment*. Cet examen montre que 13 est l'indice d'une catégorisation réelle, mais non exprimée, donc latente : soit une catégorisation ad hoc et muette L'examen montre également l'hétérogénéité des objets catégorisés comme *ferment* : l'argent, la spéculation, l'héritage du milieu social (*Nana*, *Victor*), mais aussi la misère si on considère que dans

(21) Madame Caroline frémit. Le cœur lui manquait, dans une nausée affreuse. Eh quoi ? Ce gamin de douze ans, ce petit monstre, avec cette femme de quarante, ravagée et malade, sur cette paillasse immonde, au milieu de ces tesson et de cette puanteur ! Ah ! misère, qui *détruit* et *pourrit* tout ! (*L'Argent*, p. 312-313)

Il y a à nouveau une catégorisation latente, comme l'indiquent les deux verbes soulignés, associés, comme on l'a vu, au ferment. Mais toujours, chez Zola, il faut chercher les indices plus loin : le *petit monstre* (*Victor*), victime de la misère (antonyme d'*argent*) voit sa condition catégorisée en 15 comme ferment...

Le rapport entre le milieu social et l'héritage (milieu biologique) a été abondamment commenté ; ce rapport se lit dans la relation qui existe entre *ferment*<sub>1</sub> (certains diraient le sens propre) que l'on peut lire dans 22 où est exprimé l'idéalisme du docteur Pascal, et *ferment*<sub>2</sub> qui traverse donc les textes de Zola :

(22) Et, comme, dans son étude sur la phtisie, il avait conclu qu'elle n'était pas héréditaire, mais que tout enfant de phtisique apportait un terrain dégénéré où la phtisie se développait avec une facilité rare, il ne songeait plus qu'à enrichir ce terrain appauvri par l'héritage, pour lui donner la force de résister aux parasites, ou plutôt aux **ferments destructeurs** qu'il soupçonnait dans l'organisme, longtemps avant la théorie des microbes (*Le Docteur Pascal*, p. 72).

Comment comprendre alors, à la lumière de ces données, 11 et 12 ? On considérera que la pression des jeux associatifs entre mots continue à façonner la dimension dysphorique du *ferment* (encore explicitement présente quelques lignes avant 11, en 15<sup>9</sup>). Bien que l'argent soit reconsidéré positivement, *ferment*, pour le lecteur attentif, est toujours lié à la destruction. Il persiste inévitablement ce que le linguiste britannique J. Sinclair (2004) nommait une *prosodie sémantique*, c'est-à-dire une attitude énonciative particulière inhérente à un mot imprégné de la valeur positive ou négative de ces co-occurents, en raison des multiples répétitions. Cette sédimentation envahissante oblige Madame Caroline à élaborer une recatégorisation positive avec *terreau*.

La figure suivante donne une représentation de l'ensemble du réseau décrit :

---

<sup>9</sup>N'oublions pas que la métaphore du ferment apparaît également dans les toutes dernières lignes de *Nana* (19), ce qui souligne sa valeur significative.

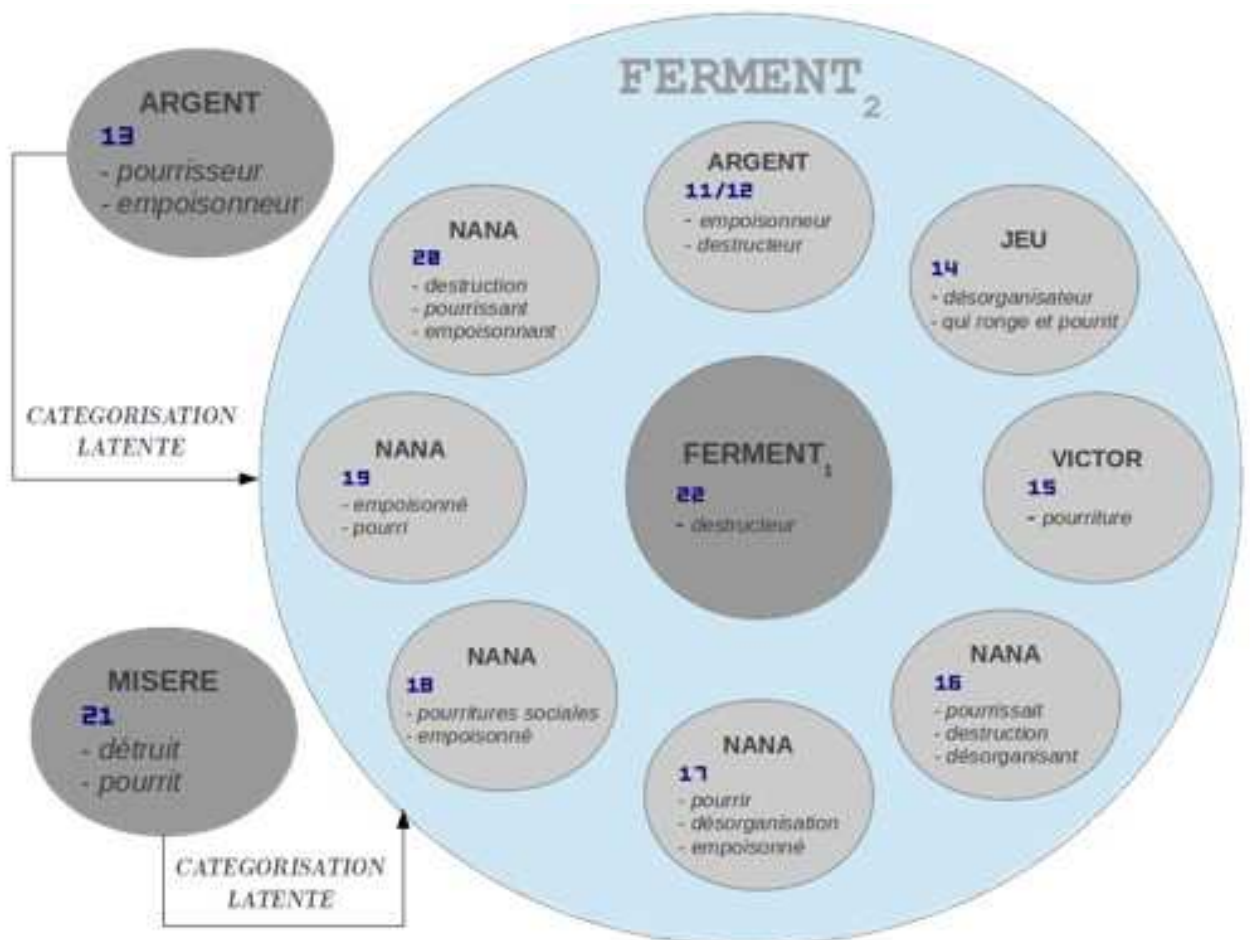


Figure 2 : catégorisation et résonance lexicale de la métaphore du *ferment*

## Conclusion

Nous avons voulu démontrer, en interrogeant le texte littéraire, que la TRD peut s'enrichir et gagner en pertinence si elle se montre attentive à l'importance des réseaux lexicaux, qui traversent nos discours, et que l'on ne peut interroger que par les moyens – parfois simple, comme la lecture d'un concordancier – qu'offre la linguistique de corpus. Ainsi, certains psychologues, ayant pour objet d'étude la métaphore, ont travaillé sur des corpus afin d'identifier les rapports entre métaphore et co-occurrence lexicale : c'est le cas de W. Kintsch dans le cadre de la sémantique latente (W. Kintsch 2000), qui développe une modélisation aiguë des rapports entre lexèmes – même si on peut regretter que la dimension contextuelle des énoncés soit négligée. Des linguistes ont également pointé la nécessité de prendre en compte la co-occurrence lexicale pour traiter de la métaphore (P. Blumenthal 2006, et dans une perspective plus sémantique D. Legallois et S-N. Kwon 2005). Ces travaux sont encore insuffisants, mais leurs développements pourront montrer comment une conjonction de co-occurrences peut signaler des catégorisations latentes, donc non nécessairement verbalisées, ou encore comment la catégorisation métaphorique s'appuie sur les réseaux lexicaux présents en mémoire, sans que les énonciateurs en aient nécessairement conscience.

Barsalou L. W. (1983), « Ad hoc categories », *Memory & Cognition* 11, p. 211– 27.

Blumenthal P. (2006), « Fragments d'un univers associatif », in I. Albers/W. Nitsch (éds.), *Transports - Les métaphores de Claude Simon*, Frankfurt u.a., Peter Lang, p. 117-131.

Brown R. (1958), *Words and things*, New York, Free Press.

Charbonnel N. (1991), *L'important c'est d'être propre*, Presses Universitaires de Strasbourg.

Delente E. et Legallois D. (en préparation), « Étendue et fonction des répétitions dans les Rougon-Macquart ».

- Evans N. (2012), *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire*, La Découverte.
- Glucksberg S. (2001), *Understanding Figurative Language : From Metaphors to Idioms*, Oxford, Oxford University Press.
- Glucksberg S. (2008), « How metaphors create categories quickly », in R.W. Gibbs Jr. (éd.), *The Cambridge Handbook of Metaphor and Thought*, p. 67-83, Cambridge, Cambridge University Press.
- Glucksberg S. and Keysar B. (1993), « How metaphors work », in A. Ortony (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hofstadter D. et Sander E. (2013), *L'Analogie, Cœur de la pensée*, Paris, Odile Jacob.
- Kintsch W. (2000), « Metaphor comprehension : A computational theory », *Psychonomic Bulletin & Review*, 7, p. 257-266.
- Kleiber G., (1999), « Une métaphore qui ronronne » in *La métaphore : entre philosophie et rhétorique*, N. Charbonnel, G. Kleiber (éd.), Paris, PUF, p. 83-134.
- Konrad H. (1958), *Étude sur la métaphore*, Paris, Vrin.
- Lakoff G. et Johnson M. (1980/1985), *Metaphors we live by*, Chicago, University of Chicago Press, traduit en français *Les métaphores de la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Le Guern M. (1973), *La sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse.
- Legallois D. (2002), « Incidence énonciative des adjectifs *vrai* et *véritable* en antéposition nominale », *Langue Française*, 136, p. 46-59.
- Legallois D. et Kwon S-N. (2005), « Sémantique lexicale et examen écologique de la co-occurrence », *Les Cahiers de lexicologie* n° 89, p. 143-162.
- Prandi M. (1992), *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Minuit.
- Ricoeur P. (1975), *La métaphore vive*, Paris, Éd. du Seuil.
- Sinclair J. McH (2004), *Trust the Text : Language Corpus and Discourse*, London, Routledge.
- Turner M. et Fauconnier G. (2002), *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York, Basic Books.